

## Tedo le héros

**Survivant de la guerre en Géorgie, un enfant entame le voyage retour vers son Abkhazie natale. Un road-movie poétique et sans mélo.**

**L'AUTRE RIVE**  
DE GEORGE OVASHVILI



En pleine guerre, tous les paysages se ressemblent. Les villes deviennent des chaos de béton éventré et de ferraille tordue.

Les campagnes semblent figées dans un éternel hiver. Les survivants n'ont plus de place nulle part. Ainsi erre Tedo, l'enfant géorgien, héros fragile de cette histoire universelle. Sa guerre à lui, survenue en 2008 entre la Russie et son pays, l'a arraché à son Abkhazie natale. Largué dans les rues de Tbilissi, il vivote de bricolages et de menus larcins. Tedo a bien une mère, mais elle n'est plus qu'un fantôme hébété, qui vend son corps au plus offrant.

Ce premier film témoigne de la détresse humaine, de l'effondrement des repères, avec une poésie étrange, aux antipodes du mélo. On ne quitte pas des yeux l'enfant, taciturne et attachant, un aventurier de la misère qui encaisse les coups et s'entête comme un vrai petit héros à la Dickens. Tedo n'est pas vraiment beau et son drôle de strabisme lui confère une douceur mystérieuse, décalée, un air de perpétuel étonnement. C'est ce même regard que le cinéaste adopte sur son pays : *L'Autre Rive* est un road-movie, une odyssée méditative, tissée de rencontres cruelles, tragiques ou tendres. Tedo va revivre à l'envers le chemin de l'exil, tout seul, en route vers l'Abkhazie, et vers d'hypothétiques retrouvailles avec

son père disparu. Son itinéraire dessine, peu à peu, la carte d'un pays effrayant : des douaniers russes abattent froidement un voyageur, deux hommes violent une jeune fille. Les cicatrices n'ont pas défiguré que les paysages : elles ont aussi abimé, ossifié les hommes. Le cinéaste évoque, aussi, la question cruciale du langage : Tedo ne parle que le géorgien ; lorsque le camionneur abkhaze, qui l'a pris en stop, s'en aperçoit, il ne le voit plus comme un enfant apeuré, mais comme l'ennemi d'hier. Il l'abandonne, aussitôt, au bord de la route...

Le voyage réserve, pourtant, de lumineuses surprises, des îlots de tendresse bouleversants. Il y a, notamment, ce couple de Russes qui, malgré leur aspect rude, « adoptent » Tedo pour quelques heures, une nuit, le temps de lui offrir un repas chaud et des vêtements propres. Le deuil de leur propre fils, loin de les dessécher, leur a donné une soif d'amour désespérée. Ballotté, recueilli, perdu, minuscule, dans l'immensité du territoire des adultes, Tedo est le fil rouge d'un hommage fervent à la Géorgie, à sa beauté mélancolique et dorée, à sa lumière caressant les visages... Face à la noirceur et à la tragédie, George Ovashvili semble faire comme son petit héros, lorsque la réalité lui devient insupportable : il réinvente un monde. **CÉCILE MURY**

(*Gagma napiri*). Franco-géorgien. 1h33. Scénario : Nuzgar Shataidze. Avec Tedo Bekhauri, Galoba Gambaria, Nika Alajajev.



DANS UN PAYS DE CAUCHEMAR, L'ODYSSÉE DE TEDO RÉSERVE QUELQUES MOMENTS DE TENDRESSE.

# Le Monde

## De Tbilissi à l'Abkhazie, une odyssée en miniature

Ce film géorgien atteint le ton rêveur des contes grâce à la présence du jeune Tedo Bekhauri

### L'Autre Rive

..... ■■■  
**T**edo louche. Depuis Ben Turpin, collègue de Charlie Chaplin, il n'y a pas eu beaucoup de personnages de cinéma affligés d'un strabisme aussi évident. En cent ans de cinéma, le monde a changé, et ce qui était un trait physique propre à la plaisanterie est devenu un signe de vulnérabilité. Tedo, 12 ans, vit en Géorgie, misérablement, et sa physiologie n'est que le cadet de ses soucis.

Il ne faut pourtant pas croire que *L'Autre Rive* n'a d'autre raison d'être que de décrire la misère d'un petit réfugié, chassé d'Abkhazie par la guerre entre Géorgiens et Russes. Tedo est le héros de sa propre vie, le descendant du Petit Poucet, un garçon brave dont le cinéaste George Ovashvili nous

invite à suivre les terrifiantes aventures.

A Tbilissi, Tedo survit en travaillant chez un garagiste, dans l'espoir, sans cesse déçu, que son maigre salaire préservera sa mère de la prostitution. Enfin convaincu de la vanité de ses efforts, il décide de partir à la recherche de son père, en Abkhazie, devenue terre interdite aux Géorgiens d'origine, comme lui. Très calmement, avec une ampleur presque lyrique, George Ovashvili filme cette odyssée en miniature, de la misère urbaine de Tbilissi aux montagnes enneigées. A 45 ans, il n'a réalisé que deux longs métrages (celui-ci a été présenté par la Géorgie aux Oscars), mais il fait preuve d'une assurance irréfutable dans ses choix.

On se souvient en regardant *L'Autre Rive* que les ogres et les marâtres de Perrault et des frères

Grimm sont nés dans une Europe qui ne connaissait pas la paix. Dans ce paysage où les armées nationales se confondent avec les bandes armées, où les vaillants partisans peuvent se muer à tout instant en brigands sanguinaires, Tedo se fraie obstinément son chemin.

### Ogres et marâtres

Il passe, et le film avec lui, d'espaces confinés et menaçants (un compartiment de train dont le chasse un contrôleur; un 4x4 conduit par deux voyous, dans lequel une jeune fille a commis l'erreur de monter) à de grandes étendues presque vidées de leur humanité.

Chaque rencontre est porteuse de périls et Tedo ne peut compter que sur ses maigres ressources et sur la chance. Si *L'Autre Rive* échappe au misérabilisme et atteint ce

ton rêveur (et pourtant lucide) qui le rapproche de l'univers magique des contes, c'est grâce à la présence étonnante du jeune Tedo Bekhauri, qui interprète son homonyme.

On ne sait pas si la sobriété de ses expressions, la grâce enfantine (le scénario nous dit qu'il est âgé de 12 ans, mais il a l'air beaucoup plus jeune) qui lui fait fermer les yeux quand le spectacle du monde devient insupportable, sont le résultat d'un talent d'acteur naissant ou de l'un de ces heureux accidents qui se produisent lorsqu'on emploie des enfants à l'écran.

Le fait est qu'on n'est pas près d'oublier ce petit garçon qui cherche son chemin dans un monde qui ne lui veut que du mal. ■

T. S.

.....  
Film géorgien de George Ovashvili.  
Avec Tedo Bekhauri. (1 h 33.)

# PREMIERE



Tedo Bekhauri.

GÉORGIE-FRANCE. 1 H 33.  
**AVEC** TEDO BEKHAURI,  
GALOBA GAMBARIA, NIKA  
ALAJAJEV, TAMARA MESKHI...  
**SCÉNARIO** NUGZAR SHATAIDZE.  
**PHOTO** SHAHRIAR ASSADI.  
**MUSIQUE** IOSIF  
BARDANASHVILI.  
**PRODUCTION** KINO COMPANY,  
EAST GATE FILM, GEORGE  
OVASHVILI PRODUCTION.  
**DISTRIBUTION** ARIZONA FILMS.

## L'AUTRE RIVE

de George Ovashvili



Tbilissi, après la guerre qui a fait rage entre la Géorgie et l'Abkhazie. Tedo est arrivé là il y a sept ans avec sa mère, laissant derrière lui son père malade. Aujourd'hui, ce garçon de 12 ans, silencieux et débrouillard, vit de petits boulots et de menus larcins. Un jour, il entame un long voyage pour aller sur « l'autre rive », en Abkhazie, là où vit toujours son père. **C'est un premier film remarquablement maîtrisé, implacable et sec, sans pathos.** Filmé à hauteur d'enfant, *L'Autre Rive* embrasse le

traumatisme et la complexité des guerres fratricides. Le jeune héros se débrouille vaille que vaille avec une vie de « réfugié » qu'il semble avoir toujours connue. Seul son regard, dévié par un strabisme, porte la trace des années violentes et douloureuses, d'une enfance à jamais volée. Des plaines d'herbes sèches aux ruines tenant à peine debout, du pont suspendu entre deux mondes que tout sépare à une banlieue enneigée, le voyage de Tedo le mène au bout de lui-même. Puis des larmes. Une danse sauvage. Une renaissance ? En tout cas la force inébranlable de la nature, célébrée par des chasseurs qui trinquent « à la forêt, aux fleuves et aux montagnes ». **I.D.**

## **L'Autre Rive** Par François-Guillaume Lorrain



Tedo Bekhauri interprète son homonyme dans "L'autre Rive" © Arizona Films

S'il n'y avait qu'un film à découvrir dans cette semaine très pauvre en sorties, ce serait celui-là : *L'Autre Rive* , du Géorgien George Ovashvili, qui a représenté aux Oscars son pays.

Il est question d'un enfant qui louche. Tedo, 12 ans. Et qui ferme les yeux quand le monde lui devient insupportable. Il l'est souvent. Réfugié en Géorgie après la guerre qui opposa en Abkhazie Russes et Géorgiens, il vivote de petits métiers (chez un garagiste) et de petits larcins pour empêcher sa mère de se livrer à la prostitution. Le père ? Absent. Resté en Abkhazie dans la ville détruite d'où ils ont fui, huit ans auparavant. Ce souvenir du père peut-être vivant ne cesse de grandir au cours du film, au point de pousser le petit garçon à rentrer le chercher dans le pays de tous les dangers, l'Abkhazie, où tous les Géorgiens sont *persona non grata* . Commence une longue odyssee où chaque rencontre est source de dangers qu'affronte bravement Tedo, petit Poucet à qui l'on a conseillé de devenir sourd et muet pour ne pas être identifié comme un Géorgien.

Échappant à tout misérabilisme, cette *Autre Rive* (la rive abkhaze) renoue avec la belle et forte tradition des contes cruels de l'enfance confrontée à la dure réalité d'un monde d'adultes, où règnent l'arbitraire mais aussi la compassion. Au fil des paysages stupéfiants du Caucase que traverse l'enfant errant, on admire le jeu (ou le naturel) du jeune Tedo Bekhauri, au visage buté, au regard perçant et convergent, qui nous fait irrémédiablement penser à un autre grand enfant du cinéma : l'Oscar du *Tambour* de Volker Schlöndorff. Distribué confidentiellement, *Autre Rive* est à explorer absolument.

## L'Autre Rive

Par Marie-Noëlle Tranchant



À douze ans, Tedo est un enfant en friche. Il ne va pas à l'école, vit à la maraude avec de mauvais garçons. Sa mère, Géorgienne réfugiée d'Abkhazie, l'a traîné avec elle à Tbilissi, mais le considère comme un fardeau. C'est lui qui s'inquiète d'elle, et vole pour l'arracher à la prostitution. Traqué par la police, Tedo décide de repartir vers son village natal, à la recherche de son père. Le seul conseil qu'il a reçu est de se faire passer pour muet, afin d'échapper aussi bien aux Russes qu'aux Abkhazes. Son voyage clandestin à travers des étendues désolées est un impressionnant roman d'apprentissage, semé de rencontres dangereuses et d'aventures au picaresque noir. Ce premier long-métrage du réalisateur géorgien George Ovashvili peint la violence, la misère, l'hostilité, la peur, et parfois la bonté, du monde des adultes, par les yeux émouvants de cet enfant qui louche. Le film transmet magnifiquement ce regard à la fois innocent et dur, qui enregistre des drames terribles, mais ne peut se permettre les larmes. Sauf quand il sera arrivé à destination, dans une dernière scène incroyablement sauvage et tendre.

*L'Autre Rive, Drame de George Ovashvili avec : Tedo Bekhauri, Galoba Gambaria, Tamara Mekshi durée : 1 h 33*

**L'AUTRE RIVE ★★★**

(France, Géorgie 2006)

Réalisé par George Ovashvili

Avec Tedo Bekhuri, Galoba Gambaria, Nika Alajajev

Scénario : Nugzar Shataidze

Directeur de la photo : Shahriar Assadi

Musique : Iosif Bardanashvili

Sortie le 26 mai 2010

Mise en scène ★★★

Scénario ★★★

Dialogues ★★★

Acteurs ★★★★★

Image ★★★★★

Musique ★★

Montage ★★★

**AILLEURS, L'HERBE EST PLUS VERTE**

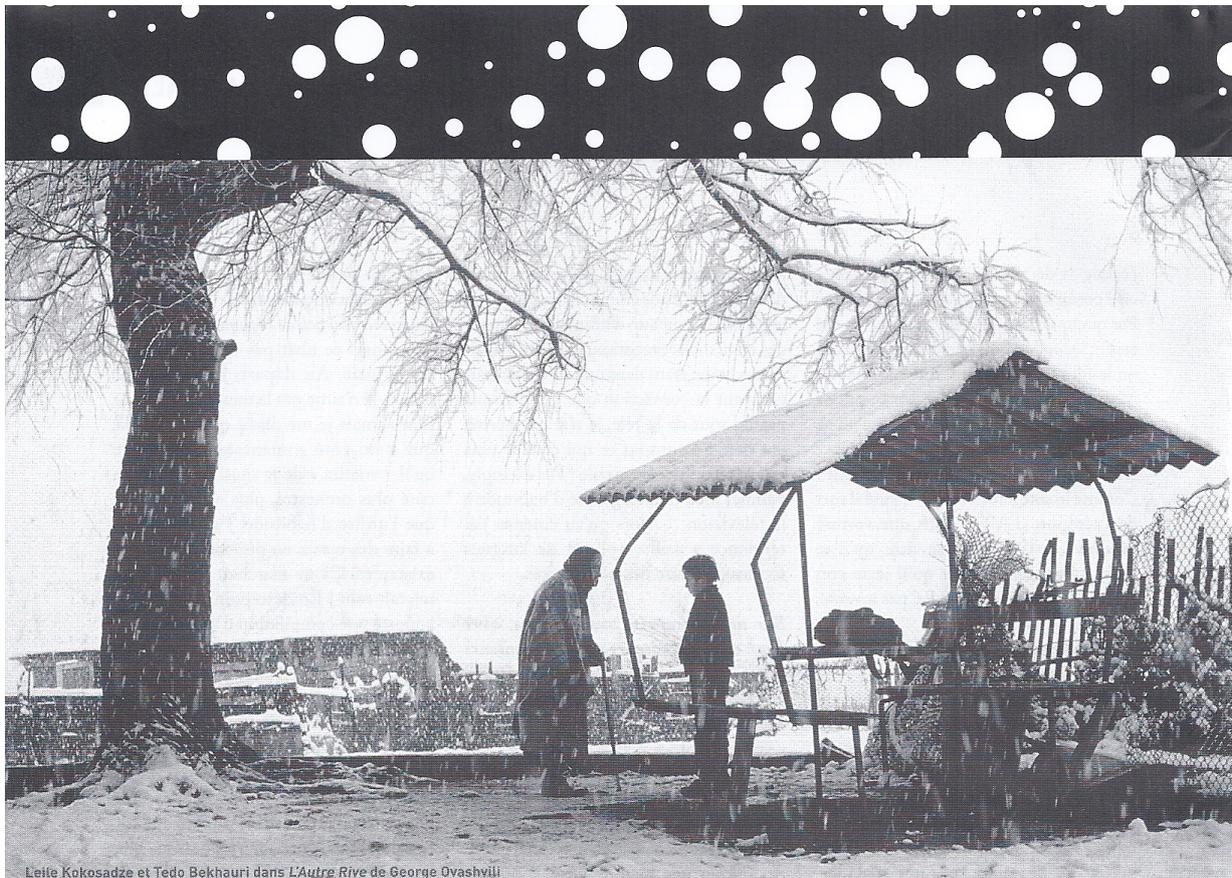
La Géorgie, comme d'autres anciennes républiques liées à l'ancien bloc soviétique n'en finit pas de panser ses plaies. Entre les mafias qui prolifèrent et les nouveaux riches qui en profitent, c'est toujours le petit peuple qui reste le dindon de la farce. Le cinéaste dépeint ici avec talent le conte ordinaire de la pauvreté, celle qui sévit dans tous les endroits de la planète, oubliés des tout-puissants. Il faut se débrouiller et survivre coûte que coûte. Le modèle occidental, lui-même en pleine perdition, n'a pas cours dans ces contrées lointaines que le soleil palot ne parvient même pas à réchauffer. Toute cette misère humaine se symbolise ici par le jeu de cet enfant au regard déjà blasé. Comme dans une parabole biblique, c'est lui, le petit Todo, qui va porter sur ses frêles épaules toute cette fresque colorée d'un peuple à la dérive. Le gamin désabusé se lève à l'aube et quitte le taudis qu'il habite avec sa mère pour se rendre au centre ville dans un car



poussiéreux et y exécuter quelques petits boulots minables. Sa mère fricote avec quelques caïds du coin en flirtant avec la prostitution, histoire de rapporter quelques pièces de monnaie. Le gosse se lance aussi dans quelques menus larcins tout en tentant de protéger sa mère, lorsqu'il décide de passer sur « l'autre rive » à la frontière voisine... À la recherche de son père. On pourrait voir le mélo facile pointer le bout de son nez, mais il n'en est rien. Ce film est une fiction parfaite, où la caméra capte précisément l'image pour agrémenter le propos. Le cinéma ici est à l'honneur avec une lumière mordorée qui rend réel le tableau quotidien de ces personnages en roue libre. On rentre sans effort dans ce voyage désespéré pour en recueillir la quintessence. Nous sommes dans un cinéma vérité qui nous montre une certaine réalité pour nous permettre le questionnement nécessaire à la compréhension de ce monde contradictoire qui jongle avec ses propres aberrations. Ces cinéastes de l'Est savent mieux que quiconque combien il est important que les messages circulent au rythme des images qui ne sont jamais gratuites. C'est tout l'intérêt de ce genre de réalisations qui nous changent du vide véhiculé par un certain cinéma dit « de distraction ».

**Conseillé au peuple**

**Déconseillé en cas de migraine**



Leite Kokosadze et Tedo Bekhuri dans *L'Autre Rive* de George Ovashvili

# George Ovashvili

*On sait que la Géorgie fut le berceau de cinéastes splendides : Mikhaïl Kalatozov, Mikhaïl Kobakhidze, Tengouïz Abuladze, Otar Iosseliani, Giorgi Shengelaya, Eldar Shengelaya, Sergueï Parajanov... Autant de cinéastes que George Ovashvili, auteur de *L'Autre Rive* et réalisateur géorgien de la nouvelle génération, admire et dont il se réclame. Le démantèlement de l'Union soviétique, les conflits séparatistes, les tensions répétées avec la Russie et la crise économique ont porté un coup terrible à l'industrie cinématographique nationale, autrefois florissante. Pourtant, depuis sa création en 2000, le Centre national du film géorgien tente de favoriser les coproductions internationales et d'attirer des tournages étrangers. *L'Autre Rive*, film fort, âpre, sensible, a pu bénéficier de ce frémissement de renouveau du cinéma géorgien.*

# L'Autre Rive

## Le regard louche

Alain Masson

Tedo est un enfant atteint de strabisme. Sa pupille gauche ne quitte guère le coin intérieur de son œil, si ce n'est que parfois elle disparaît tout à fait. C'est comme si une partie de lui-même ne voulait pas voir. Il lui arrive même de fermer les paupières en crispant tout son visage : si le pire se produit, et cela ne manque pas, il lui aura du moins refusé son intérêt, il aura fait son possible pour s'en protéger mais aussi pour ne pas en être complice. À l'époque où ils ne craignaient pas de passer pour scolaires, les psychanalystes expliquaient volontiers la loucherie par la volonté d'éviter la vision de ce qu'on se trouve pourtant avoir quelquefois devant les yeux : l'accouplement des parents. La leçon s'applique à *L'Autre Rive*. La mère de Tedo se prostitue, il vérifie de temps à autre cette abomination indispensable à leur survie et décide de fuir pour n'y plus penser. Il veut rejoindre son père à Tkvarcheli, sur l'autre rive du fleuve qui sépare la Géorgie de l'Abkhazie.

Ces principes de l'argument ont des conséquences immédiates sur le montage et sur le récit. Le film fait un grand usage de jointures indécises. Aux cadrages rapprochés sur l'enfant succèdent dès le début des visées plus larges, qui montrent ce que Tedo voit ou simplement ce qui l'entoure ; elles sont souvent introduites de manière soudaine et arbitraire ; elles n'ont pas toujours un objet qu'on puisse aisément définir. On serait embarrassé pour leur attribuer une fonction précise. La séquence évite donc d'organiser l'assemblage du protagoniste et du lieu. L'espace qu'elle démembré s'ajuste-t-il même en un lieu ? On sait que certaines formes extrêmes de strabisme fragmentent le champ visuel au point que la profondeur et le relief y font défaut. Sans rompre la continuité du plan, un mouvement du personnage ou de la caméra replace inopinément Tedo dans le cadre ou l'en exclut. De très vastes cadrages, souvent de profil, montrent le gamin ou un véhicule, simples silhouettes dans un paysage immense et désert. Ces défauts de continuité spatiale autorisent de légères ellipses au sein d'une scène ; elles ménagent la possibilité de confronter l'enfant au vide qui l'entoure ou auquel il fait face. Le vide ? L'absence des gens et des choses propres à définir un site narratif, l'absence de réponse objective à la démarche du petit héros. L'écran peut soudain virer au noir. La déficience de la vue, le désir de s'aveugler décident de quelques aspects de la mise en scène. L'enfant ne franchit jamais un seuil sans regarder autour de lui et par-dessus son épaule. Ne pas subir la vision, en refusant de voir et d'être vu, c'est pour un personnage de film s'extraire de la consistance de l'espace ou en être exclu : cela met en cause la possibilité de tous les rapports. Quand Tedo va rejoindre son pote dans une cave qu'il connaît à coup sûr très bien, il conserve un air égaré, quoique l'autre l'appelle !

Parmi les plans qui entourent la peinture de l'action soit comme compléments, soit comme suppléments, aucune règle simple ne permet de distinguer les adjonctions des contrechamps. Par conséquent, l'espace de la représentation perd toute évidence : le procédé n'est pas ostentatoire, mais il est constant.

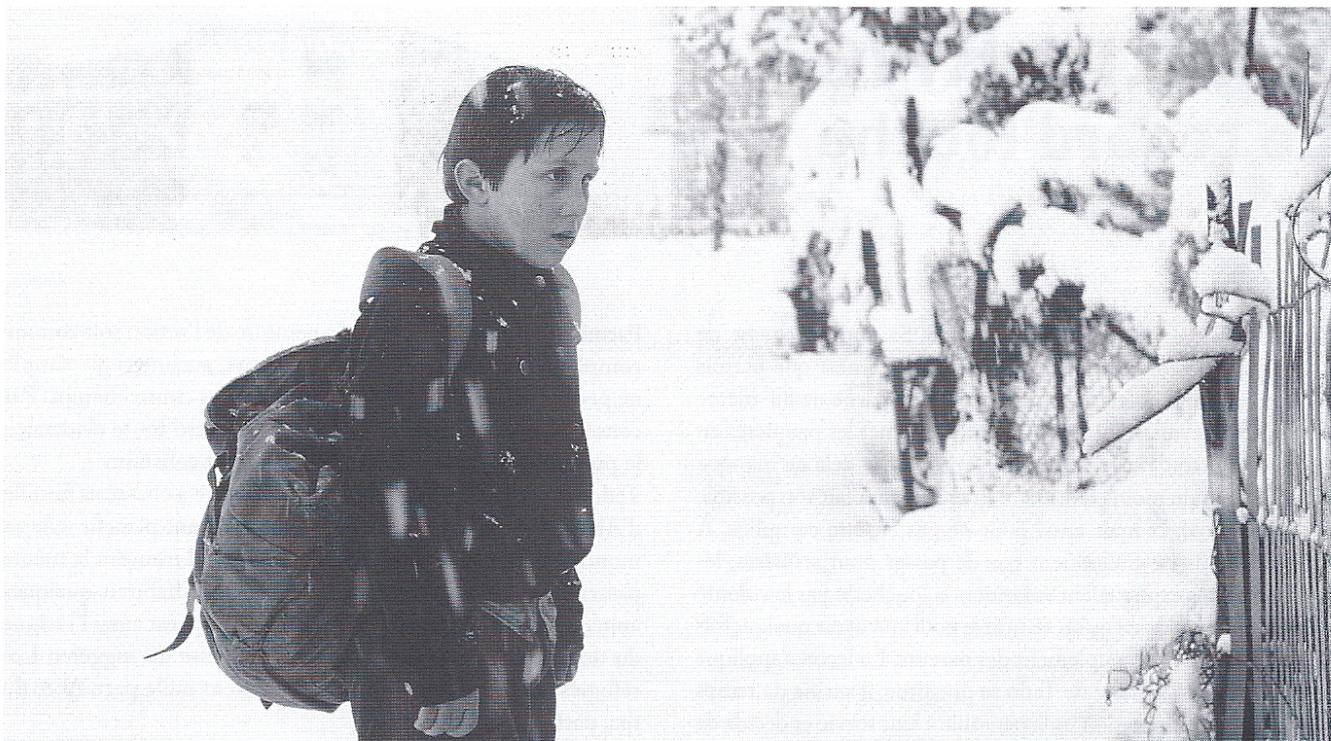
Tedo vit près de Tbilissi, parce que la guerre a chassé sa famille d'Abkhazie. Il vit dans une cabane que seule une planche relie au monde ; au terme de son voyage de retour, il trouvera la même passerelle dans la cour de l'immeuble où il habitait quelques années plus tôt. Cette allégorie de l'isolement est aussi l'insigne du démembrement que le montage ne cesse de suggérer. Les réfugiés ne vivent pas au loin, ils n'habitent nulle part. Avec du feu, parfois, mais sans lieu.

Les conséquences de la loucherie ne sont pas moindres sur l'histoire. La géographie du voyage de Tedo est plutôt chaotique. D'un itinéraire de plus de 300 km, nous ne verrons que des bribes, sans pouvoir suivre la progression du voyageur. Presque chaque rencontre qu'il fait comporte deux phases antithétiques. On a d'abord à son égard une attitude et un geste bienveillants, parce que l'enfance demeure capable de réveiller quelques sentiments d'humanité ; puis on s'avise, c'est la vision qui s'écarte du premier coup d'œil, qu'il est autre, qu'il appartient à la tribu ennemie, ou qu'il a ses propres intérêts. Ce second regard est celui que commande la nécessité de survivre, la compagnie de chemin de fer, la brutalité virile ou la nation. C'est alors qu'on l'éloigne, qu'on le chasse, qu'on l'oublie. Seule l'épreuve de la souffrance peut inspirer une véritable compassion, celle que montrent les paysans frontaliers ou le couple russe d'Abkhazie.

L'épisode du camionneur sur la route de montagne suggère plus vigoureusement que d'autres ce dédoublement des attitudes : méfiant ou sympathique, ensuite distant, il sollicite l'aide du gamin, avant de l'abandonner au bord du précipice. La scène



Jano Izoria et Tedo Bekhauri



Tedo Bekhuri

s'arrête là, parce que tout est clair. Comment l'épuisement de son véhicule, l'essoufflement de son moteur, la dureté de la montée, les escarpements déserts n'ont-ils pas parlé au cœur du bonhomme en faveur de l'enfant ? Pour les spectateurs la rudesse du site, qui réunit celle du paysage et celle de la conjoncture narrative, enveloppe les deux personnages d'une manière qui doit les rendre solidaires. Mais non ! Tedo n'est ni russe ni abkhaze, donc : un ordre bref (« Enlève la cale ! ») puis un départ balbutiant du véhicule, qui peine, recule, avance, s'arrête, se hisse dans le virage. C'est l'organisation de la temporalité dramatique qui se divise là, mais de manière rétrospective : la décision cynique du conducteur n'a occupé qu'un instant, mais elle n'apparaît à sa victime et au public que sous la forme découpée de plusieurs temps d'attente et d'espoir, qui ne sont pour le chauffeur que les stades prévus d'une opération technique, démarrer en côte quand le moteur chauffe.

Trois langues apparaissent dans le film, le géorgien, l'abkhaze et le russe ; les sous-titres ne les distinguent pas, et il faut le regretter. Telle qu'on l'aperçoit, cette situation suffit pourtant à marquer le risque constant de porte-à-faux auquel s'expose le petit voyageur. Comme il ne sait pas à quelle nation appartient son interlocuteur, il doit d'abord feindre d'être sourd et muet. Une infirmité de l'ouïe complète ainsi celle de la vision. Tedo se ferme de plus en plus à la présence d'un monde, à mesure que toutes les cruautés nous en sont révélées. La pantomime au moyen de laquelle il déclare sa surdité et son impuissance illustre très bien cette clôture du corps enfantin. En outre, il recherche l'isolement dans deux comportements opposés : la fuite éperdue qui fait tout disparaître autour de lui, et le sommeil, recroquevillé dans un coin solitaire. Sous le lit dans une maison hospitalière qui le terrifie !

On l'aura compris : *L'Autre Rive* n'est ni une œuvre réaliste ni le récit d'un voyage initiatique. S'il laisse voir la réalité, c'est sans misérabilisme. Voilà un film sur la misère où l'on mange souvent : c'est qu'il n'est pas de meilleure façon de rappeler que la faim est une obsession. D'autre part, Tedo ne progresse guère. Le périple se termine dans une cour déserte, disposée comme la baraque près de laquelle il a commencé. L'enfant entre dans une danse interminable et absurde. Il imagine cette Afrique d'hallucination que lui décrivait son pote. Il est alors facile de se convaincre que ce sont des motifs de conte bleu, mais repeints en noir et jetés comme au hasard, qui gouvernaient l'iconographie. Dans ce monde invraisemblable, aucune architecture narrative ne convient : on avait reconnu la mauvaise fée, la maison avenante des ogres ou de Boucle d'or, la bonne sorcière, la neige de Noël. Cette réalité vacillante, cette échappée rêveuse, cette stylisation obstinée des choses terribles en monstres presque imaginaires, n'est-ce pas la meilleure façon d'épouser la sensibilité d'un enfant qui ne veut pas voir ? Et peut-être est-il nécessaire qu'il ne saisisse que d'un regard de biais, discontinu.

#### **L'Autre Rive (Gagma napiri)**

Géorgie-France (2009). 1 h 33. Réal. : George Ovashvili. Scén. : Nugzar Shataidze. Adapt. : Rustam Ibragimbekov. Dir. photo. : Amir Assadi (1,85:1, coul.). Déc. : Merab Joxadze. Son : Vladimir Golovnitshi, Nezamedin Kiaie, Ivo Heger. Mont. : Kim Sun-min. Mus. : Josef Bardanashvili. Prod. : George Ovashvili, Sain Gabdullin, Guillaume de Seille, Marat Sarulu, Stan Rodman, Rémi Roy. Cie de prod. : Kino Company, East Gate Film. Dist. fr. : Arizona Films.  
Int. : Tedo Bekhuri (Tedo), Galoba Gambaria, Nika Alajajev, Tamara Meskhi.

# Entretien avec George Ovashvili

## Les yeux de Tedo\*

Lætitia Mikles

**Lætitia Mikles :** *Votre film est l'adaptation d'une nouvelle de Nugzar Shataidze. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'adapter Trip to Africa ?*

**George Ovashvili :** Pour mon premier long métrage, je pensais adapter une nouvelle. J'ai longtemps cherché. On m'a conseillé de lire une courte nouvelle de Nugzar Shataidze, qui jouissait déjà d'un certain prestige en Géorgie mais aussi à l'extérieur des frontières du pays. *Trip to Africa* est tirée d'une histoire vraie. Elle se déroule à la fin des années 90, et est directement liée au premier conflit entre la Géorgie et l'Abkhazie qui a éclaté en 1992. À la suite de ce conflit, près de 300 000 personnes ont été déplacées. Des Géorgiens ont été chassés de leur ville et de leur village, en laissant tout derrière eux. La plupart de ces réfugiés ont débarqué dans la capitale, Tbilissi, sans rien. Ils avaient tout perdu. Aucune aide sociale n'était prévue pour eux. Parmi ces déplacés, il y avait un très grand nombre d'enfants : ces gamins n'avaient plus ni toit, ni famille, ni repères. Ils vivaient de petits vols, traînaient dans des ruines ou des parcs, squattaient les immeubles délabrés et se droguaient

à la colle, comme on le voit dans le film. Un jour, Shataidze est passé à côté d'un jeune garçon d'une douzaine d'années qui dormait sous un buisson, alors qu'il faisait très froid et qu'il commençait à neiger. Il a engagé la conversation avec lui et le garçon lui a raconté son histoire : il avait dû fuir l'Abkhazie. Arrivé à Tbilissi et ne supportant pas de vivre seul, il avait décidé de retourner dans sa ville natale pour y retrouver son père. Bien sûr, le voyage était extrêmement dangereux, mais il a réussi à retrouver son village. Quand les habitants de sa ville (des Abkhazes) ont appris son histoire, ils ont décidé de lui venir en aide. Ils ont cherché des informations sur sa famille. En vain. Finalement, le gamin a dû rentrer à Tbilissi et s'est mis à la drogue. J'ai tout de suite beaucoup aimé *Trip to Africa* et les autres nouvelles de Shataidze, mais je ne me voyais pas les adapter pour en faire un film. Je pensais que ce n'était pas pour moi. Shataidze m'a demandé d'y réfléchir à deux fois. Et à force de relire *Trip to Africa*, je me suis dit que c'était peut-être une histoire pour moi, à condition de laisser de côté tout ce qui concernait la guerre, le récit du conflit à proprement parler. Je voulais me concentrer uniquement sur la figure du garçon, sur ses émotions profondes, sur sa vie intérieure.

Je me suis dit qu'il y avait là une histoire plus universelle : celle d'un enfant sans famille, seul, livré à lui-même et qui doit se battre pour vivre. Son histoire pourrait être celle de tous les enfants de la guerre.

**Avez-vous écrit le scénario en collaboration avec Shataidze ?**

Oui, et cette collaboration a été extraordinaire. C'était la première fois que je travaillais avec quelqu'un qui comprenait aussi bien ce que j'attendais d'un film. Nous étions sur la même longueur d'onde. Il était un écrivain confirmé, bien sûr, il avait déjà écrit pour la télévision, mais c'était la première fois qu'il participait à l'écriture d'un long métrage de cinéma. Le malheur a fait qu'il n'a jamais vu le film. J'ai dû partir pour la Berlinale avant qu'il ait pu visionner *L'Autre Rive*. Et, dès que je suis rentré de Berlin, j'ai appelé chez lui. C'est alors qu'on m'a appris qu'il venait de mourir et que c'était justement le jour de ses obsèques. Il n'a jamais vu le film.

**La référence à une Afrique mythique, ces images magiques placées à la fin du film étaient-elles déjà présentes dans la nouvelle ?**

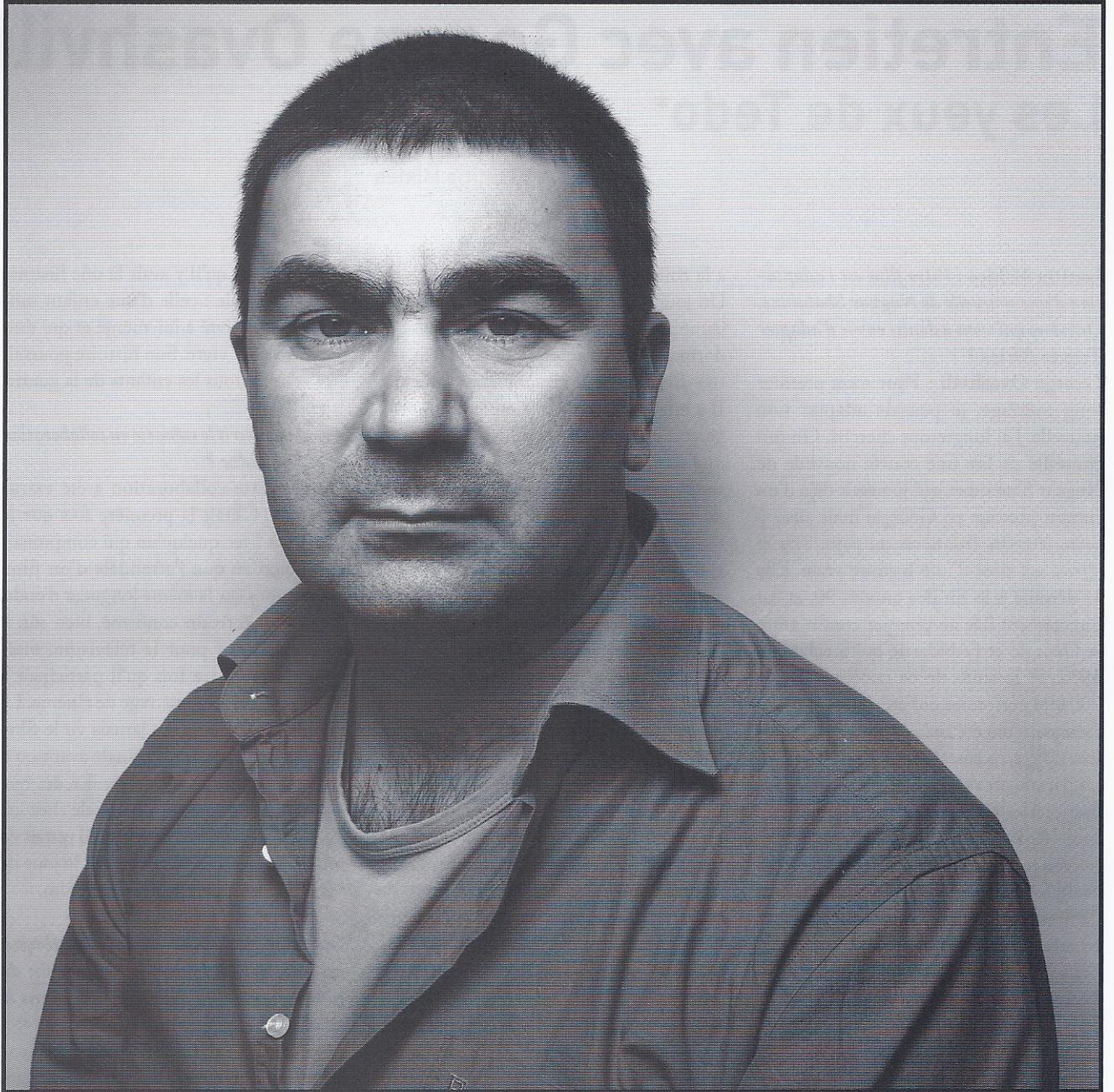
Dans le livre, l'ami de Tedo, le petit voleur, fait en effet référence à l'Afrique. Ce sont



Tedo Bekhauri et Nika Alajajev



Tedo Bekhauri



George Ovashvili à Paris, avril 2010. Photo Roch Armando/Positif

des hallucinations dues aux vapeurs de la colle que les enfants respirent pour « partir ». C'est un ailleurs imaginaire qui leur permet de supporter la vie réelle. Tedo, lui, n'a jamais essayé de faire ce que faisaient ses amis : fuir en prenant de la drogue. Pourtant, comme eux, il a eu à subir une vie très difficile. Lui aussi est en quête d'une vie meilleure, mais il a choisi la voie la plus difficile, celle qui exige qu'il lutte, qu'il bataille contre les problèmes qu'il

rencontre. Donc, à la fin, je trouve qu'il mérite de trouver l'Afrique.

En fait, à l'origine, ces images ne devaient pas clore le film. On avait tourné plusieurs séquences qui pouvaient toutes le conclure différemment. Par exemple : Tedo, ne retrouvant personne, retournait à Tbilissi et se mettait à se droguer. Mais je ne voulais pas qu'il ait fait tout ce trajet pour revenir à son point de départ. Cela ne me semblait pas juste. J'ai encore envisagé que

le film se termine avec le retour de Tedo sur les bords du fleuve, là où il habitait avec sa mère. Et il aurait découvert sa maison submergée par le fleuve en crue. On ne verrait plus que le toit de sa petite maison.

Mais, intuitivement, finir sur la scène de la danse avec les soldats et ces quelques images de l'Afrique me semblait plus fort, sans que j'arrive exactement à m'expliquer pourquoi. Le rôle de la monteuse aussi a été

déterminant dans le choix des séquences finales. Son exigence a d'ailleurs entraîné l'élimination de plusieurs séquences que je trouvais pourtant bonnes.

*À la lecture du générique, j'ai été surprise de découvrir que votre monteuse était coréenne.*

Je sais, c'est surprenant puisque je ne parle pas un mot de coréen ! Elle, elle ne connaît pas le russe et encore moins le géorgien ! Mais je tenais absolument à travailler avec elle. Il y a deux films que j'aime énormément. Ils ont en commun le fait d'être sud-coréens et d'avoir été montés par elle : *Coast Guard* de Kim Ki-duk, et *Memories of Murder* de Bong Joon-ho. J'ai fait des pieds et des mains pour retrouver le numéro de téléphone de cette monteuse, puis son adresse pour lui demander de travailler avec moi. Elle est reconnue et très sollicitée. Son emploi du temps était extrêmement chargé. Elle hésitait. Nous avons lui, avons envoyé tous les rushes sous-titrés en coréen et le scénario traduit en coréen, ainsi que mes deux courts métrages. Et, finalement, elle a accepté. Elle était étonnée qu'un réalisateur d'un pays aussi lointain insiste tant pour travailler avec elle. Moi-même j'ai dû passer outre les réticences de mon équipe : tout le monde autour de moi était persuadé que nos différences culturelles aboutiraient à des sensibilités trop dissemblables pour que nous puissions réussir à travailler ensemble. Ce fut tout le contraire. Nous partagions les mêmes intuitions. Et elle a fait un travail remarquable.

*Vous venez de faire mention de vos courts métrages. Est-ce que vous pourriez nous en parler et nous présenter votre parcours ?*

Je suis diplômé de l'Institut géorgien du cinéma et du théâtre. Mon premier court métrage (mon film d'école), *Wagonnette*, date de 1996. C'est déjà un film sur l'enfance : l'histoire d'un petit garçon de six ans qui admire les ouvriers d'une voie ferrée. Un jour, son rêve se réalise : les ouvriers lui proposent de venir avec eux sur la wagonnette du chantier. La concrétisation de ce rêve donne au garçon le sentiment de pouvoir commencer une nouvelle vie. Et, du coup, la wagonnette perd soudain tout

intérêt pour lui. Enfants, nous croyons nos rêves impossibles à accomplir... Et puis, nous parvenons à en réaliser un – bien plus facilement que nous ne l'aurions cru –, et cela nous permet d'accéder à une autre étape de notre vie. Quant à moi, en sortant de l'école de cinéma, à la fin des années 90, j'ai travaillé un peu pour la télévision afin de gagner ma vie.

*Comment était la production cinématographique géorgienne lorsque vous avez débuté ?*

C'était une période où il était presque impossible pour les réalisateurs de réussir à produire leurs projets de film. La production cinématographique en Géorgie était devenue inexistante : un seul film par an. Aujourd'hui, le Centre du film finance, en partie, cinq films par an. Mais à l'époque, malgré les difficultés, je voulais absolument réaliser des films pour le cinéma. Au milieu des années 2000, j'ai pu réaliser un autre court métrage qui a été montré dans des festivals à l'étranger : *Eye Level*, le récit d'un premier amour. C'est l'histoire d'une jeune fille d'une douzaine d'années qui prend un petit train de montagne en plein hiver. Un jeune garçon sur le quai l'aperçoit, et, pour attirer son attention, il profite des lacets que fait la voie ferrée pour courir dans la forêt enneigée et apparaître à chacune des stations. Il n'y a pas de paroles dans mes deux courts métrages, et, pour *L'Autre Rivé*, je voulais le moins de dialogues possible. J'aurais préféré que mes personnages ne parlent pas du tout. En fait, Tedo n'a rien à dire. Que peut-il dire ? Il part à la recherche de son père, et c'est tout.

*Comment avez-vous trouvé le jeune Tedo Bekhauri, l'interprète principal de votre film ? Est-ce que vous aviez une idée très précise, avant de le rencontrer, sur celui qui devait incarner Tedo ?*

Le film repose entièrement sur ce garçon. Tout est vu à travers ses yeux. Je voulais faire un film à hauteur d'enfant. Je sais qu'il est facile de faire pleurer avec des histoires sur des orphelins déracinés. Je ne voulais surtout pas d'un enfant joli, attachant, qui attendrisse d'emblée le spectateur. Je voulais au contraire un

enfant qui n'ait rien de séduisant de prime abord. Qu'il soit même laid. Je voulais que le film permette au spectateur de faire un trajet vers lui. Avec mes assistants, nous avons passé huit mois à faire le casting, et ne nous ne parvenions pas à trouver le jeune garçon qui devait incarner Tedo. Nous avons pourtant cherché aux quatre coins de la Géorgie, dans des petits villages perdus. La date du tournage approchait et personne, parmi les enfants auditionnés, ne me satisfaisait complètement. J'étais tellement stressé que j'ai dû aller consulter un médecin. C'est dans la salle d'attente que j'ai vu ce garçon. Je l'ai tout de suite remarqué à cause de ce très fort strabisme. Il avait le regard perdu au plafond. Il me semblait appartenir à un autre monde.

Convaincre ses parents n'a pas été une mince affaire : ils habitent un petit village isolé, ils n'ont pas le téléphone et se méfiaient de ma proposition de faire jouer leur fils. Tedo Bekhauri lui-même, lors de ses premiers essais, ne montrait aucune bonne volonté pour dire son texte. Mes assistants étaient désespérés et essayaient de me dissuader de le prendre. J'ai fini par lui demander s'il savait au moins danser. Il m'a répondu non. J'ai tapoté un rythme sur un coin de table et, là, il s'est levé et a commencé à danser avec une énergie insoupçonnable, comme il le fait dans la dernière scène. C'est un garçon très introverti, à cause de son problème aux yeux. Il n'a aucun ami à l'école et les filles ne le regardent même pas. Mais il a cette profondeur intérieure que je recherchais pour Tedo.

*Est-ce votre décorateur ou vous-même qui avez trouvé les décors du film ?*

Je me charge toujours de trouver les lieux de tournage de mes films. J'ai fait un voyage dans différentes régions de la Géorgie et j'ai pris de nombreuses photos. Ces repérages ont duré quelques mois. Nous avons tourné le film dans plus de trente lieux différents, dispersés dans tout le pays. Je pense d'ailleurs que c'était une erreur : cela posait de gros problèmes pour déplacer l'équipe entière d'un lieu à l'autre. Je n'avais pas encore l'expérience des longs métrages et j'étais mon propre producteur, ce qui présente des inconvénients.



Galoba Gambaria et Tedo Bekhuri

*Avez-vous pu tourner en Abkhazie ?*

Une partie de l'histoire se déroule en Abkhazie et, bien sûr, je tenais vraiment à tourner là-bas, sur place. Je voulais même travailler avec des acteurs abkhazes. Les démarches administratives ont traîné. Finalement les autorités abkhazes, très réticentes au départ, ont lu mon scénario et ont vu que le film ne donnait pas une mauvaise image de l'Abkhazie. Elles m'ont autorisé à tourner, mais « à mes risques et périls », sans vouloir assurer ma sécurité ni celle de mon équipe. Je ne pouvais pas prendre un tel risque. Donc j'ai dû renoncer, à mon grand regret. Mais j'ai essayé de tourner certaines scènes dans les régions frontalières avec l'Abkhazie, pour être au plus près de la vérité. J'ai cherché à retrouver des atmosphères similaires. Par exemple, la ville natale de Tedo, où il finit par revenir, est une ville qui a été abandonnée de ses habitants, forcés de fuir les hostilités. Cette ville était alors placée sous « protection » russe. Les soldats russes y faisaient office de « soldats de la paix ». Ils nous surveillaient et nous suivaient partout. Nombre de villages frontaliers se trouvent dans cet état. Aujourd'hui, avec l'invasion russe de

2008, il n'est plus possible d'y retourner. C'est une zone interdite.

*Et le fleuve que traverse Tedo ?*

Quant au fleuve que l'on voit dans le film, c'est vraiment l'Ingouri qui marque la frontière entre l'Abkhazie et la Géorgie. Ce fleuve est donc une frontière entre deux peuples qui ont pourtant vécu ensemble pendant des siècles. Avant le conflit de 1992, il y avait (et il y a encore) de très nombreuses familles mixtes.

*Vous ne vous attardez jamais sur la beauté de ces paysages. Le voyage de Tedo est un voyage initiatique, une histoire vraie que vous traitez plutôt à la manière d'un conte.*

Oui, je suis parfois surpris quand j'entends parler de *road movie* à propos de mon film. Pour moi, l'important, c'est la vie intérieure de Tedo. Il doit quitter une situation de vie qui lui est devenue insupportable. Sur sa route, il va être confronté à tous les maux de la société actuelle. Bien entendu, Tedo n'est pas indifférent à ce qu'il voit, mais il ne dit rien. Il n'exprime pas ce qu'il ressent, il ne laisse voir aucune de ses réactions. Il ferme les yeux, les paupières serrées. Tout est très intériorisé.

Jusqu'à la scène finale où il parvient enfin à faire sortir son émotion.

*Cette scène finale, celle où Tedo finit par danser avec des soldats, peut sans doute se prêter à différentes interprétations. Est-ce une soumission de l'enfant au jeu cruel de ses ennemis ? Ou, au contraire, une provocation courageuse de la part de Tedo ? un sursaut de vie désespéré ?*

La danse marque la dernière étape de son voyage. À la fin de toutes ces épreuves, il a gagné le droit de danser. Ce n'est pas seulement une danse physique. C'est une danse qui marque son passage à l'état d'homme. Il a acquis une force nouvelle qui lui permet même de danser avec ses ennemis. J'aime beaucoup l'idée que les ennemis puissent danser ensemble plutôt que de se tirer dessus. Mais cette interprétation que je vous confie, elle ne s'élabore qu'après le film. Au moment de la conception, ce sont en premier lieu des images visuelles qui me guident. Je ne fais pas les films avec mon cerveau. Pendant que je tournais cet épisode, je voulais vraiment que ce soit, en termes d'émotion, le moment fort du film. La lumière, le bois, le groupe d'hommes, la danse... tout cela était surtout très visuel. 99

# L'autre rive ★★★★★

La fiction initiatique d'un cinéaste prometteur.

▶ Les hommes ne naissent pas égaux. A fortiori les enfants. C'est le cas de Tedo qui, du haut de ses 12 ans, a déjà connu l'exil, l'humiliation subie par sa mère obligée de se prostituer, les boulots précaires et la confrontation à un quotidien fait d'une inéluctable violence. Ainsi que la douleur de la séparation, son père étant demeuré en Abkhazie où sévit la guerre civile. Alors, pour conjurer ce destin pourri, Tedo décide de partir, seul, le récupérer sur l'autre rive. Pour son premier film, le cinéaste géorgien choisit une fiction initiatique, un rien générale dans ses enjeux et dans son

développement. Mais qu'il transcende par une plus que prometteuse maîtrise du récit – sans l'ombre d'un apitoiement superflu – et de la mise en scène. Prolongeant la sobriété de son approche et de son regard, il parvient à saisir et retranscrire de façon quasi sensitive la solitude et le désarroi de cet enfant perdu dans une réalité qui menace à tout instant de se refermer définitivement sur lui. Aidé en cela par un sens du cadre et du décor, mais aussi de l'espace de jeu et de la durée du plan, qui sont ici de très pertinents prolongements de la narration et de sa dimension politique. Mais aussi par



l'interprétation stupéfiante, mélange d'authenticité brute et d'innocence fragile, du jeune acteur principal. Autant de qualités qui signent, sans conteste, l'émergence d'un cinéaste qui, s'il confirme ce

galop d'essai en forme de coup d'éclat, pourrait compter parmi les grands de demain. ■ **X.L.**

De George Ovashvili • Avec Tedo Bekhauri, Galoba Gambaria... • 1 h 30